

Ce témoin persévérant de Dieu

PAR LE PÈRE ANDRÉ DEPIERRE

Nous nous étions connus, il y a quatre ou cinq ans. Il vient de nous quitter. Oh ! Il a eu sa mort, une mort bien à lui ; une mort pour lui ; une mort familière, je veux dire qu'il s'est étendu à sa place même, en marchant dans son chemin, au long de ce divin compagnonnage que fut sa vocation chrétienne. Il est parti avec la joie de l'avenir assuré, pour lui, pour les siens, pour tous les hommes, avec même un certain goût de printemps sur les lèvres. Il est parti comme un paysan que la mort même ne peut faire douter de sa terre ; comme partent dans les villages les vieux cultivateurs ; rentrant simplement davantage dans la terre qu'ils ont tant travaillée, fécondée, embellie. Ils s'en vont comme pour un mariage, pour une intimité nouvelle où, ensemble, la terre et eux attendent le renouveau de toute créature et la résurrection de toute chair.

Nul ne connaît rien d'Emmanuel Mounier s'il ne sait d'abord de lui cela : qu'il n'a voulu et prétendu être, avec ténacité, avec entêtement, qu'un ouvrier du chantier au milieu de millions d'autres ouvriers. C'est pourquoi il ne pouvait s'attacher ni à lui-même, ni à sa sécurité matérielle, ni à sa sécurité morale, ni à ses idées, ni à ses écrits, sachant que tout devait être soumis et sans cesse revu en vue d'un seul but : la terre, cette terre arrosée du sang même de Dieu, frémissante sous les doigts de son Créateur, cette terre avec les hommes dessus, avec les hommes dedans, qu'il faut labourer et remuer chaque jour pour la tenir prête à l'achèvement de sa Rédemption.

Une fois que votre être s'est fait disponible en entier à la

PÈRE ANDRÉ DEPIERRE

certitude d'un futur innommable, tout le reste — les joies et les souffrances, les ruptures nécessaires, les repos et les fatigues, les départs pour de nouveaux débats, pour de nouveaux combats, les intimités bénies du foyer, les échecs et les succès — tout le reste rentre dans l'ordre et prend sa place dans ce déroulement que rien ne peut entraver.

Deux jours avant sa mort, il m'envoyait une lettre : *Je veux d'abord vous rappeler notre proposition de prendre quelques contacts, de rendre quelques services, d'entrer bien indignement, mais de façon pratique, dans l'action collective d'un secteur ouvrier. Ceci au moindre appel, de la manière que vous trouverez bonne. J'insiste beaucoup pour qu'ensemble nous trouvions ce moyen d'entrer dans les souffrances et les luttes des travailleurs... Nous avons beau essayer de travailler pour la Vérité et la Justice, nous ne sommes pas entièrement avec le Christ tant que nous ne côtoyons pas, pour un ouvrage commun, au moins de temps à autre, ces réprouvés. Faisant Esprit, je devrais être quelque part près de vous si j'allais jusqu'au bout. Ne croyez pas qu'en vous demandant un peu de cela, je veuille payer la dîme d'une bonne conscience ; mais je voudrais, avec ma femme, donner au moins un peu et me préparer au jour où les événements peut-être nous pousseront à donner tout.*

Deux jours avant sa mort subite !... C'est bien cela : dès la première rencontre, il m'était apparu non comme un intellectuel séparé, supérieurement sûr de la logique de ses idées, chercheur de solutions théoriques valables, mais comme un militant. Un militant au milieu d'autres militants, conscient de sa place relative à celle des autres, soucieux de toujours mieux coller à eux. De tous ceux qui autour de nous l'ont rencontré, jeunes ou vieux travailleurs, foyers malmenés par la vie ou syndicalistes solides, chrétiens ou pas, mais tous pauvres, nul ne l'a jugé autrement qu'en frère tenant fortement le poste qu'il avait à assumer dans la cité.

Du milieu des intellectuels sincères d'une bourgeoisie finissante, quoique sentimentalement généreuse, il avait cru devoir faire une rupture. A son départ même, il avait refusé tout net l'esprit d'un monde qui a séparé les constructeurs de maisons et les ménagères de leurs poètes, les paysans et les conducteurs de machines de leurs hommes de théâtre, les militants des syndicats ou des coopératives de leurs intellectuels. Ce monde-là voulait nous faire croire à tous qu'il y a deux sortes d'hommes : les manuels et les intellectuels, — en pensant en dessous que l'esprit ne pouvait venir que par et à travers les seconds. Or Mounier savait que, s'il y a quelque part une frontière entre

CE TÉMOIN DE DIEU

deux espèces d'hommes, elle est entre ceux qui veulent, à leur place, dans une discipline consentie, construire une cité vivable pour tous, et ceux qui veulent se garder, se sauver, se conserver eux-mêmes ; entre les artisans d'une terre bénie et rachetée déjà par Dieu, et les égoïstes, rivés à la prospérité de leur bien propre. Mounier savait qu'il n'y a pas de penseurs, de poètes ou d'artistes valables qui puissent justifier leur vie en dehors de leur contribution au chantier commun ; qu'il n'y a pas de ministre ou de sage qui ne soit un serviteur redevable de son travail à la communauté ; qu'il n'y a pas de laboureur qui puisse trouver de nouveauté féconde en dehors des leçons que lui donne sa terre même ; qu'il n'y a pas de chrétien qui ne doive se remettre sans cesse dans la continuité entre le passé et l'avenir, entre le Chef qui lui confie sa mission et son prochain proche qui la contrôle ; qu'il n'y a pas enfin de pasteur qui puisse vivre saintement en dehors de son troupeau. Je crois que ce fut là le départ de la vocation intellectuelle de Mounier et sans doute aussi la grande leçon laissée par lui à ses amis.

« Mon Juste vit de la foi », dit le Seigneur.

Représentant un peu les souffrances et les espérances du mouvement ouvrier, écho chaque jour de la confiance des découragés, des révoltés, des militants blessés ou usés, mais toujours confiants, certain surtout que ce chemin de Croix imposé aux trois quarts de l'humanité prépare des lendemains rayonnants de justice, me défiant, par expérience, de tous les mots creux et des beaux sentiments qui ne bouleversent pas les vies, je n'ai cependant jamais pu considérer ou aimer Emmanuel comme un être étranger au peuple dont je suis. J'ai trop connu la scrupuleuse vérité avec laquelle il essayait de serrer toujours de plus près la ligne de sa vocation propre afin de mieux la marier à la vocation collective du monde des pauvres, pour douter un instant de l'utilité unique de sa fonction dans l'immense et antique communauté de tous les artisans de la justice et du bien commun.

C'est pourquoi je ne peux l'évoquer plus fidèlement qu'en le situant dans l'armée de tous ceux qui, connaissant Dieu ou l'ignorant, ont été le ferment de leur génération et se sont ensuite endormis dans la paix. Avec les cœurs droits, avec les justes, avec les témoins et les martyrs du Dieu de Vérité, avec

PÈRE ANDRÉ DEPIERRE

les prophètes des grands élans sociaux de ces derniers siècles, avec les libérateurs et les éducateurs des populations indigènes maintenues en esclavage, Mounier est entré aujourd'hui dans la divine Attente. Et comme l'avait promis le Premier Testament, comme le redit le Christ, il se prépare maintenant, avec eux, à accompagner, pour Son retour et pour notre joie, le Sauveur de toute Vie, le Pauvre des pauvres.

Que dire d'autre, pour le faire revivre un instant à notre souvenir, que ces paroles de Dieu, répétées autrefois, le soir, par les vieillards ridés et les prophètes pourchassés, autour des feux de campement dans les montagnes où un peuple, resté fidèle malgré ses défaillances, se réfugiait pour échapper aux puissances de son temps coalisées contre lui. Nul ne fit jamais taire la voix de ce peuple qui était la voix de Dieu. Et les générations, après les générations, nous ont transmis les promesses de paix et de justice que le Seigneur avait faites au Père des croyants et qui demeurent pour nous : « Parce qu'ils ont refusé l'iniquité, parce qu'ils ont aimé la justice, les fidèles de Dieu subissent les tourments et la mort. Et leurs ennemis, insensés qu'ils sont, pensent que tout est fini, y voient un anéantissement. Mais les justes sont entrés dans la paix, une paix promise à l'immortalité. On n'éteindra pas plus le témoignage de leur vie que l'éclair qui sillonne le ciel ou les étoiles qui scintillent au firmament. L'héritage que les justes laissent à leurs enfants et aux générations, est assuré sur Dieu lui-même : « Ils sont un brandon rougeoyant jeté le soir dans une plaine de roseaux secs. »

Il fut un très long temps de l'histoire de l'Église où, lorsqu'un chrétien mourait, simple jeune fille ou Pape, esclave ou patricienne, quelqu'un de ses compagnons écrivait au poinçon sur sa pierre tombale, au fond des carrières abandonnées : « Voilà le lieu où X... se repose enfin. Il a été bon et juste ; il a cru au Christ jusqu'à la mort... » C'était tout. C'était tracé sans révolte dans la sérénité d'une certitude absolue, même quand ce frère avait eu la tête tranchée pour sa foi et que les dix pauvres gens qui portaient en terre son corps ensanglanté avaient beaucoup de raisons d'envisager la mort pour les mois suivants. Je ne sais plus à propos de qui je raconte cela : peut-être de mon grand-père qui, pendant soixante ans de sa vie, savait quitter ses champs, aux époques des travaux les plus urgents, pour aller chanter le mariage ou l'enterrement d'un pauvre du voisinage ; peut-être de ma mère, cette paysanne morte d'éreintement qui, sans jamais avoir su l'exprimer, a cependant — de sa substance même — engendré notre foi avec

CE TÉMOIN DE DIEU

notre chair ; peut-être d'un ami mort quelque part au seuil d'une église basque pendant la guerre d'Espagne, en laissant trois enfants à sa veuve ; peut-être d'Emmanuel... Car ils étaient tous, les premiers chrétiens et nos plus proches, des hommes à vivre et à mourir en plein midi, en pleine lumière. Je veux dire, des hommes pour qui le doute n'existe pas, pour qui douter, c'est trahir les autres, pour qui la cité éternelle est déjà en construction dans la terre qu'ils labourent ou qu'ils défendent, dans la vérité qu'ils expriment, dans les enfants qu'ils font. Pour eux tous, la foi dépasse les discussions de l'esprit, les déchirements du cœur et de l'amitié : « Je n'étais rien avant, d'autres viendront après, qui reprendront ma place sur ce champ de bataille des justes planté de croix. Et si je suis quelque chose maintenant, c'est seulement par cette mission confiée, cette vocation à tenir, ce message à transmettre, cette place enfin, où entre d'autres chaînons, Dieu m'a mis. L'œuvre nous dépasse tous ; il nous suffit d'entrer dans la grande espérance aux promesses de Dieu et d'en imbiber ici-même la terre où vivent les hommes. »

*Dire « oui » est facile au départ ; ce qui est dur,
c'est de recommencer toujours.*

Je ne sais quand Mounier a vu que la fidélité à sa vocation personnelle avait ses racines charnelles dans sa fidélité à la cause des opprimés. Comme il le dit souvent, il refusait, pour sa foi, pour sa prière, pour l'engagement de sa vie familiale chrétienne, l'abstraction qui laisse de côté le point de vue des pauvres. Eux seuls étaient la jauge de sa foi et de sa persévérance chrétienne. Parce que les pauvres sont réalistes, parce que c'est du pain pour aujourd'hui qu'ils ont besoin, parce que c'est un rayon du soleil d'aujourd'hui qu'ils appellent en caresse sur les joues de leurs enfants ; parce que les pauvres nous obligent à avoir une foi tissée de charité pratique, de charité conséquente, de charité clairvoyante, comme le Christ lui-même dans son annonce du Jugement Dernier, Mounier voulait éprouver sa foi sur la terre et, puisque Paris était son « prochain », sur la terre de Paris, avec ses banlieues rouges ou grises, « si grises que la couleur des jours y semble fixée à jamais ». Mounier croyait à une « bonne nouvelle » présente dans les usines et dans les champs, dans les hôtels meublés et dans les syndicats, dans les villages et dans les Chambres

PÈRE ANDRÉ DEPIERRE

politiques, comme elle fut présente aux bergers de Bethléem, à Ponce-Pilate, l'occupant romain, à Hérode, le ministre jouisseur. « Bonne nouvelle » terrestre comme la volonté de Dieu, charnelle comme le salut promis, quotidienne, comme le pain du *Pater*.

Et c'est la pensée des pauvres, le souvenir de leur écrasement, qui remettaient chaque jour en cause la vérité de son amour et qui empêchaient sa foi de se scléroser dans quelque accoutumance morale ou intellectuelle. Combien de fois m'a-t-il dit que puisque aussi bien la voix des pauvres et des opprimés serait entendue la première au Jugement Suprême et que déjà elle ébranlait les Portes du Ciel, on ne pouvait accepter les bonnes raisons des puissances au pouvoir qui leur disent toujours « non », ni l'insouciance d'une bonne part de la chrétienté qui leur prêche le calme et la résignation. A celle-ci et à celles-là, il jetait à la face ses méditations personnelles : *Je reviens de cette banlieue dont on croit qu'elle assiège Paris et qu'il suffit de fréquenter pour se rendre compte que c'est Paris qui l'investit et qui la force, depuis cinq générations, par un destin désespéré. Dans cette banlieue où « hier », veut dire « humiliation », « aujourd'hui », « souci », demain, « menace » ; où, si on arrive à communier avec elle, des mots justes vous entrent bientôt dans la peau : un camp diffus de concentrationnaires, qui se crut libéré en 36, puis en 45, et qui voit le cercle des barbelés se refermer, les postes de garde réoccupés, et, derrière eux, l'invisible armée des puissances sociales reprendre silencieusement position après position... Non, notre philosophie ne peut pas renoncer à ces mauvaises fréquentations... C'est pourquoi elle refuse de se joindre à ceux qui appellent les concentrationnaires des « séparatistes », tout en plantant les piquets de leurs barbelés.*

C'est ainsi que la philosophie de Mounier — sa terre à lui, son champ d'action — était sans cesse relabourée par le souvenir de ses responsabilités chrétiennes. Sa foi mangeait sa tranquillité, ébranlait les bases de sécurité et de bonheur humain qu'au bout de dix ans de mariage, il avait enfin consenti à donner à son foyer... Et déjà, cette sécurité, ce bonheur, il les remettait entre les mains de Dieu. Il les enlevait de ses épaules comme un habit trop beau et trop chaud, pour les pendre au bras de la croix du Christ, espérant arriver ainsi, pour sa faible part, à couvrir la nudité sanglante de ceux que le monde et l'argent écrasent. D'ailleurs, la société en place, avec ses docteurs et ses politiciens, ne s'y est pas trompée. Elle a su lui rappeler, à coup d'avertissements sucrés ou acides, que cela coûte cher de se livrer tout nu à sa haine.

CE TÉMOIN DE DIEU

Foi terrienne, foi à la souffrance rédemptrice, foi aux pauvres et à la justice, foi disponible et combattante, surtout foi fidèle à elle-même pendant des années de lutttes, d'usure et de tentations les plus diverses ; foi éprouvée comme l'or dans la fournaise. Dire « oui » est facile au départ, ce qui est dur, c'est de persévérer dans un « oui » toujours nouveau ; là c'est la Croix quotidienne promise.

L'église familière.

Quand je rencontrai Emmanuel et sa femme pour la première fois — c'était tout au début de la Mission — ils ne m'ont pas demandé nos raisons sacerdotales d'avoir choisi la vie ouvrière et la communauté de destin avec le prolétariat. Ils ne m'ont pas non plus demandé — comme tant d'autres à cette époque — « quelles étaient nos relations avec la hiérarchie et avec l'Église ». Comme s'il avait fallu des raisons raisonnables pour justifier le mariage de notre sacerdoce avec un peuple délaissé de presque tous ! Comme si l'Église — qui est notre chair même et la source créatrice de notre mission — pouvait un jour devenir pour nous une entité extérieure avec laquelle on aurait à traiter !

Il est vrai que Mounier à sa manière nous avait donné l'exemple : on ne peut ouvrir une brèche dans la carapace de l'esprit du monde qu'en y mettant tout son être, en y risquant toute sa vie. Notre mission exigeait de nous un mariage total, « pour le meilleur et pour le pire », un mariage charnel avec le mouvement ouvrier. De même, sa volonté chrétienne de faire la vérité avait exigé de lui qu'il parle avec tout son être, qu'il écrive avec sa vie, qu'il vive comme il pensait et comme il écrivait. Un bon ouvrier devient vite le familier de la matière qu'il travaille ; sa vie se conforme à celle de la communauté dont il fait partie et qu'il veut servir. De même, un croyant, un témoin de Dieu conforme aussi sa vie aux vérités divines dont il témoigne, et se trouve, du même coup, chez lui dans l'Église qui garde, distribue et rend vivantes ces vérités révélées.

Parce qu'il était plus un ouvrier du Bien qu'un intellectuel pur ou qu'un réformiste, Mounier avait trouvé une aisance familière à l'intérieur de l'Église : il avait tellement pris d'elle, tellement travaillé avec elle, en elle, pour elle, qu'il était arrivé, lui, l'homme libre, à marcher et parler à l'aise au milieu de ses antiques et solennels édifices. Il y marchait à l'aise comme un vieux garde forestier dans la profondeur de ses bois, où tous ses sens s'aiguisent, décuplent leur puissance de perception et

PÈRE ANDRÉ DEPIERRE

trouvent leur plénitude. Mounier, catholique, avait trouvé ainsi peu à peu sa démarche personnelle, celle qui lui permettait d'avancer toujours et de tracer des chemins dans cette énorme et vivante communauté ecclésiale. Pour les jours d'épreuve, où les critiques se font sévères, où les amis les plus proches hésitent à vous suivre, où les avertissements des supérieurs responsables viennent ébranler votre marche, il avait doté ses épaules d'une infinie puissance d'encaissement. Mais sa foi était trop intérieure, trop riche des expériences du passé, et trop humblement enfantine, pour qu'il doutât dans les obscurités et qu'il ne repût pas sa recherche sur des pistes plus solides quand, par hasard, il avait pu se tromper de sentier.

Je pensais encore à lui ce matin : un jeune ouvrier, père de famille, converti de dix ans, me contait dans la rue qu'il était allé trouver son curé avec quelques camarades : ensemble, ils lui avaient demandé des visites dans les quartiers, proposé une manière de pauvreté plus conforme à la pauvreté de leur milieu, enseigné un langage plus compréhensible à leurs oreilles de prolétaires. Et moi, j'étais tout heureux que de simples hommes du peuple aient retrouvé le contrôle fraternel qui fit la vitalité des communautés d'autrefois et cette simplicité pour reprendre les frères et leur pasteur même, sachant que l'exigence à l'égard d'autrui amène l'exigence d'autrui à l'égard de soi-même.

Cela mérite d'être dit ici : il n'est pas si commode de trouver des hommes assez chrétiens pour respirer à pleins poumons dans leur Église, pour savoir y provoquer de claires explications de famille et en attendre ensuite, avec la même humilité, la force et la direction dans leur vie. Là comme ailleurs, Mounier sut rappeler des frères, trop doctrinaires ou trop bruyants, à une plus juste conception de leur importance et de leur place : il avait tellement voulu être fidèle à la sienne !

Bien sûr, il est parfois nécessaire, pour les catholiques et pour leurs chefs, de reconstituer l'échafaudage des solides déductions théologiques, en vue de ramener les esprits forts à plus de modestie en leur exposant la pérennité de leurs héritages religieux, en leur rappelant qu'ils sont héritiers « d'une histoire plus ancienne et promise à un plus long avenir que n'importe quelle autre ». Il faut parfois reprendre les vêtements liturgiques pour de nouveaux déroulements de nos rites, du même coup rafraîchir la mémoire et apaiser la voix de compagnons de route un peu trop violents, chicaneurs et brise-tout... Quand, dans l'Église, on a eu besoin de bons ouvriers et de témoins solides, pour vertébrer davantage la foi de géné-

CE TÉMOIN DE DIEU

rations en recherche et pour donner du sang frais aux vieillards endormis, Mounier a été là, comme d'autres, plus que d'autres, artisan reconnu d'une foi chrétienne vivante, au visage aussi humain que le sien, au souffle aussi révolutionnaire et aussi vivifiant que son langage. Il a été un apôtre infatigable de la jeunesse de nos vieux pays (l'une de ses dernières soirées ne se passa-t-elle pas aux côtés de l'archevêque de Paris, pour une rencontre d'intellectuels catholiques ?)

Mais, ce qui lui fut propre, ce qui fut son charisme, c'est qu'il fouilla toujours plus profond et plus loin dans l'humanité pour y préparer les chemins du salut de Dieu : jusqu'en la profondeur de l'âme d'un prolétaire ou d'un indigène inconnu en qui Dieu habite ; jusque dans les moindres gestes, dans les moindres balbutiements du plus petit des petits d'homme, qui peuvent bien être les modulations de l'Esprit Créateur.

« Tout frais sorti de son baptême... »

Amis, vous rappelez-vous le regard d'Emmanuel et son sourire ? Ses yeux neufs pour voir l'homme assis, dans ce bureau ou dans l'autobus, en face de lui ? Sa constance pour s'accrocher quand même à l'adversaire qui l'inonde de sa presse corrosive ? Cet arrêt dans l'escalier du métro pour admirer le gamin qui descend à cheval sur la rampe ; son coup d'œil au kiosque pour se laisser pénétrer par l'événement affiché à la « une » d'un journal du soir, plaqué comme une tache noire sur notre conscience ; sa phrase simple et pleine pour parler d'un événement politique ou économique qui peut encore meurtrir des âmes, toucher des consciences, semer le désespoir, la misère et la rancœur au fond de quelque village, de quelque hôpital, de quelque atelier parisien ?

Ainsi, dans chacune des études de Mounier, de ses conversations ou de ses conférences, un monde entier était toujours présent, comme un fond de tableau, mobile et vivant : un monde avec des visages fatigués de vieillards, au fond des pavillons sans feu ; avec des yeux trop grands et trop profonds de gosses pour qui les montagnes et la mer sont de plus grandes inconnues qu'« y » ou « z » ; avec les amours usées de jeunes femmes inquiètes pour leur prochain accouchement ou de maris pour qui le foyer trop noir n'est jamais une détente. Et comme fond à sa Résistance chrétienne, il y avait aussi le monde affreux de ceux qui ne défendent que le passé parce que dans les remparts éventrés de leurs vieilles citadelles est enfoui le trésor de

PÈRE ANDRÉ DEPIERRE

leurs privilèges ; le monde de ceux qui veulent enfermer l'avenir des familles ouvrières ou paysannes dans des murs sales et croulants, parce qu'ils ont peur du soleil de demain, peur de la lumière, de la joie et de la Grâce divine pour tous... Et là où seule peut parvenir la vision d'un croyant, par-delà ces écrans, il apercevait le Dieu Vivant, celui d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, celui de saint Paul et de saint François (votre pèlerinage l'an passé à Assise, Emmanuel...), celui de sainte Thérèse d'Avila, la Réformatrice, et de sainte Thérèse de Lisieux, qui ne sut jamais qu'elle était sainte. Il apercevait le visage du Tout-Puissant pour qui la Création a recommencé ce matin, soumise et libre, attentive à Sa volonté, comme l'est au soleil la goutte de rosée suspendue au brin d'herbe... Pour lui, le Saint-Esprit était un vivant, un terrible vivant à l'affût de toute chair, source explosive de toutes les grandes conquêtes humaines, ferment des amours les plus bouleversantes. Pour lui, la Bonne Nouvelle éclatait aujourd'hui même, et l'Évangile aujourd'hui l'étonnait encore. Avez-vous mangé à la table familiale de Mounier ? Vous vous souvenez donc de ses enfantines conversations avec Nannette qui arrivait tout essoufflée de l'école d'à-côté, ou aussi de ce dialogue des regards avec Martine, éclatant de rire pour s'être dressée seule dans son berceau. Nous avons trouvé là, en lui, ce que je cherche ou voudrais mettre à jour à chaque rencontre, dans chacun de mes voisins, camarades d'usine ou de misère, Nord-Africains au chômage ou vieilles mamans attendant le grand hiver qui les endormira enfin. Oui, nous avons trouvé en lui, comme en eux, l'enfant, l'homme-enfant, malléable aux mains de Dieu, l'oreille tendue à ses moindres appels : l'enfant sortant tout droit de son baptême.

Je ne sais pourquoi, quand, au long de ma prière, je côtoie les plus chers de mes camarades ou de mes voisins — chrétiens ou non — je me les représente souvent, enfants penchés dans les bras de leur marraine ou adultes inclinés sur le baptistère. Et c'est ainsi que sur le cercueil d'Emmanuel, j'ai pensé longuement à son baptême. Était-ce en évoquant son visage au sourire toujours nouveau ? ou plutôt en pensant à sa foi tous les jours débutante, à son cœur jamais lassé ? Un jour, un prêtre — pas plus saint que vous et moi — lui avait dit, au nom de toute une tradition de foi, de fidélité, de sacrifices et d'espérance, au nom surtout d'une certitude aussi éternelle que Dieu : « Cette Grâce pure, cette blancheur éclatante de ton baptême, cet éclat inextinguible de la flamme chrétienne, garde-les intacts jusqu'au jour où le Seigneur, ton Dieu, viendra te cher-

CE TÉMOIN DE DIEU

cher pour le rendez-vous promis, aux Noces éternelles. » Chaque fois que je baptise un enfant ou un compagnon, je vois le cheminement qui l'attend, son affrontement avec la pesanteur humaine, sa querelle quotidienne dans un monde hypocrite qui, par tous les moyens, essaiera d'éteindre cette flamme trop dangereuse pour lui. Je vois le rendez-vous au bout, l'incorruptible Juge assis, le Sauveur qui parle toujours et encore de Charité. Et entre ces deux bornes — du baptême à la tombe — tout ce que le chrétien fait, ce qu'il pense, ce pour quoi il souffre, ce pour quoi on le blâme, le critique, le tourne en dérision, tout cela dont il faudra rendre compte un jour en fonction d'une seule réalité : le Royaume de Dieu et sa Justice à partager comme un immense banquet entre tous les hommes, amis ou ennemis. Ainsi au bout, pour nous tous, il y aura la rencontre brusque avec le Christ ou bien une pénible descente en lacets jusqu'au fond de la vieillesse. Pour nous tous, et pour chacun, et en particulier pour ceux qui se réclament de votre amitié, Emmanuel, une voix répète aujourd'hui en écho au vœu sacramentel : « Tâchez d'arriver là avec du sang frais dans vos veines, avec un cœur assez pur pour voir Dieu partout où Il est, avec des lèvres libres et heureuses, avec la printanière chaleur de la sève baptismale. » Cette voix, c'est sans doute le vôtre, vous qui y êtes arrivé comme cela.

...Car toute sa vie a tenu dans ce conscient cheminement, cahotant mais continu, libre mais sans hésitation vers le Rendez-vous promis. Il connaissait ce sur quoi il aurait à rendre des comptes : cette brèche pour la Grâce qu'il faut absolument laisser ouverte dans les remparts renforcés des puissances du monde, au prix d'un perpétuel effort de deux bras écartés. On n'est juste que si l'on va jusqu'au bout des exigences de la Justice : alors, qu'on soit pauvre et inculte ou doué de merveilleuses capacités, qu'on se soit usé lentement au frottement de milliers d'autres compagnons d'une masse anonyme et comprimée, ou qu'on arrive les mains pleines d'œuvres personnelles et l'esprit toujours vert, qu'on ait travaillé en connaissant les promesses de Dieu ou simplement en éprouvant l'extrême besoin de ses frères, alors c'est Dieu qui attend au bout de la piste. Ainsi, fidèle à son appel premier, Emmanuel Mounier est arrivé au bout. Il n'a pas plus douté de l'Avenir qui guidait sa route que du soleil sur les platanes de son jardin. Pour lui, pour les siens, pour son prochain et pour ses adversaires, il a voulu un avenir sans faille, sans division, sans injustice et sans péché. A la faute originelle, il savait que Dieu a paré, sur la Croix. On dit, à ce propos, que de tout son être, il

PÈRE ANDRÉ DEPIERRE

a cru à l'homme, qu'il a basé sa vie sur la foi en la personne humaine. Mais il importe, pour ne pas trahir son témoignage, de savoir comment il a voulu vivre de cette confiance totale à l'homme et aux hommes. Pour lui, il n'y a d'amour de la personne humaine qu'en ceux qui cherchent, de tout leur esprit, de toutes leurs forces, de tout leur être, à « aimer leur prochain comme eux-mêmes ». La Bible et nos maîtres, et les saints de tous les temps nous ont en effet appris qu'il ne peut y avoir d'amour des autres sans leur connaissance, et que connaissance exige communion, connaturalité. Il n'est pas tellement d'hommes qui aient vécu selon leur doctrine pour que nous permettions qu'on les enlise, eux, les vivants témoins de Dieu, dans une vase dégoulinante de grandes phrases creuses. Quand un trop dangereux représentant de la violente charité du Christ est mort, on s'empresse d'enchâsser sa vie dans un beau monument de vertus fossilisées pour qu'il ne trouble plus la paresse des disciples endormis. Mounier n'a pas voulu de monument pour son corps, que son âme n'ait pas de tombeau !

Ne laissons pas croire que sa philosophie fût jamais séparée d'une vie de lutte, d'une charité sans cesse en éveil et en quête de justice pour tous. Foi en la personne humaine, oui, si comme Mounier on sait bouger le petit doigt ou engager son être entier, quand c'est nécessaire, pour soulager le fardeau qui écrase les épaules des pauvres... Foi en l'homme, oui, si comme Mounier on sait et on crie que, pour nos pays mêmes et pour les immenses continents noirs, jaunes ou rouges, les inconstances émollientes de cette civilisation, ses calculs sordides d'intérêt, ses proclamations sucrées, ses moralismes délicats, son ordre même, meurtrissent chaque jour plus de corps et enfouissent plus d'âmes que la brutalité injuste des révolutions. Le respect de la personne humaine ne doit pas devenir un paratonnerre protecteur pour la mauvaise conscience des gens nantis.

Telle fut la morale de Mounier, telle fut la philosophie qu'il puisa aux sources de son baptême.

Les pauvres et lui.

Quels que puissent être les risques d'une pareille attitude pour un intellectuel aussi maître de sa pensée qu'il le fut, Mounier avait bien senti que ses seules sources se trouvaient dans l'immense multitude de ceux qui ne savent pourtant ni s'exprimer, ni décrire leur injuste détresse, ni philosopher. Il m'a dit souvent combien son métier l'obligeait à se taire pour

CE TÉMOIN DE DIEU

mieux les écouter. En 1947, il m'écrivait : *Ne pouvant être maintenant de cette communion des pauvres et des délaissés, que nous soyons du moins déjà, ma femme, mes enfants et moi, de leur Tiers-Ordre... ramassant les miettes qui tombent de leur table.*

Quels pauvres ? Il ne s'agit pas seulement, bien sûr, de ceux qui sont matériellement démunis ; mais plutôt de ceux à qui on a toujours des raisons « raisonnables » ou « surnaturelles », de répondre « non ». Ceux-là sont d'une espèce humaine spéciale : ils n'ont pas de place dans les normes convenues de nos catégories intellectuelles ou morales ; la société n'offre guère de débouchés à leurs capacités créatrices, car ils sont étrangers aux appréciations des classes dirigeantes et aux valeurs reconnues de notre culture... Et pourtant, c'est d'eux aussi que le Seigneur a dit « Heureux les pauvres, car le Royaume des Cieux est à eux... Heureux ceux qui ont faim et soif de justice, car ils seront rassasiés... Heureux ceux qui pleurent, car ils riront. » Ils demeurent donc ainsi les destinataires d'un message divin de Joie, les dépositaires de l'Espérance d'un Royaume d'amour et de justice, et sont portés gagnants d'avance devant le Juge des vivants et des morts.

C'est de tous ceux-là que Mounier avait compris la richesse. Il avait senti sur eux la préférence divine et la mission d'être le ferment de l'humanité nouvelle. Il est juste qu'étant sans biens terrestres, ils soient au premier rang, près de la crèche de Bethléem ; qu'étant sans ruse, sans privilèges ni temporels ni moraux à défendre, ils soient les moins éloignés de la Croix où meurt, seul, entre deux Malfaiteurs, le Crucifié du Golgotha ; qu'étant malléables, droits et disponibles, fraternels et dépouillés d'embarras intellectuels, comme des enfants, ils soient toujours prêts à répondre « oui », à Pierre l'Apôtre, ou au Saint-Esprit pour de continuelles Pentecôtes. Malgré l'évidence évangélique, il n'est pas si facile pour un homme, surtout pour un riche d'esprit, de se convaincre d'une aussi stupéfiante préférence de Dieu. Que de fois, la tête dans les mains, Emmanuel Mounier m'a redit cela, en se demandant comment il pourrait, davantage, entrer dans le rang et devenir leur compagnon.

Et pour ceux de nos frères chrétiens, engagés dans les luttes de justice, qui ont pu s'étonner de certains refus de Mounier, la clé du problème est là. Il est certaines vocations pour qui la première démarche de vérité et de justice est la « rentrée dans le rang » d'une discipline politique. Il est d'autres vocations pour qui le départ, le cheminement et l'arrivée sont d'emboîter le pas à l'Évangile et de suivre le Pauvre des pauvres dans une

PÈRE ANDRÉ DEPIERRE

déroutante quête spirituelle. « Le disciple n'est pas au-dessus du Maître » ; à l'un comme à l'autre, il peut arriver d'être seul au milieu même de ses amis.

En deçà de cette certitude évangélique, une autre conviction pénétrait peu à peu la pensée de Mounier. Ne disait-il pas, après Bernanos, que le « monde ouvrier est la seule aristocratie qui ait résisté à la décomposition de la civilisation moderne ? » Quant à nous, il nous a suffi d'y vivre dix ans, sans souci de retour, pour pressentir, en gestation dans les débats et les élans souvent bouillonnants et contradictoires des avancées ouvrières, les prémices d'une civilisation plus humaine et d'une humanité plus juste que la nôtre. Les communautés de travailleurs sont bien des réserves d'esprit aristocratique, et des artisans prophétiques pour nos lendemains : monde ouvrier rendu sensible, par une longue expérience de duperie, aux mensonges dont se couvrent les mots et les mœurs de notre société ; pitoyable à toute injustice ; disponible toujours pour des réalisations, cachées ou éclatantes, de bien-commun ; hanté par le besoin d'accomplir des tâches gratuites à valeur universelle, baptisé dans l'esprit même de solidarité et de dévouement à toutes les victimes du monde ; déçu dans son honneur de voir sans cesse traduites en réclamations matérielles par la bourgeoisie les actions collectives qui sont pour lui l'accomplissement de sa mission de Justice, refusant davantage une misère annihilante pour l'esprit et pour la fraternité, que le dépouillement matériel qui fait sa Grâce propre ; retrouvant toujours, au milieu des calomnies et des échecs, l'espérance qui le guide d'un passé sombre vers un avenir meilleur ; le voilà donc ouvert à de possibles confidences de l'Église et de Dieu pour les jours d'aujourd'hui.

Si, dans ces conjonctures, ce ne peut être un rapetissement de vouloir devenir le compagnon d'une pareille préparation au Salut, c'est cependant un acte unique qui demande beaucoup d'humilité et beaucoup d'amour, un acte qui laisse prévoir de nouvelles conditions de vie, de nouvelles disciplines morales, familiales et intellectuelles, de nouvelles exigences de foi et de charité : avoir d'abord la conscience d'être membre d'un grand corps ; et accepter d'avance le contrôle des pauvres eux-mêmes, pour ne pas succomber à la tentation de se réaliser soi-même ou de se faire valoir au milieu d'eux. L'histoire de l'Église dira que beaucoup de saints du passé n'ont pas eu de pareil *Fiat* à prononcer.

Quand Mounier donc, intellectuel et chrétien, cherchant année par année, prière par prière, la vocation chrétienne de son foyer, arriva à une vision des choses toujours plus nue et plus

CE TÉMOIN DE DIEU

décantée, il ne douta plus, assuré que ses sources en leur pureté primitive et le règlement de sa vie ne pouvaient être retrouvés ailleurs que dans la communion avec les pauvres et singulièrement avec le monde ouvrier. Et il se mit au silence pour écouter le message qu'ils nous apportent de la part du Christ. Comme il me le dit dans une autre lettre, il chercha de quelle manière précise et pratique il allait s'engager dans cette nouvelle étape de sa vie. Ce qui était sûr d'avance, c'est qu'il se liait de ses propres mains au radeau de tous les réprouvés du monde, quelque mauvaise que puisse être la mer, quelque durs avec lui que puissent être ses compagnons de route, quelque amères pour sa tendresse fraternelle les reproches et les ricanements dont l'apostropheraient ceux qui, tranquillement, au nom de principes inaliénables, resteraient assis sur la berge.

Tout d'abord, il refuse les distinctions savantes des dialecticiens ou celles encore des gens aux consciences et aux mains pures, qui opposent une partie des ouvriers à l'autre partie, un bloc des pauvres à un autre bloc, d'une autre couleur, d'une autre nation ou d'un autre parti. Dans un dernier papier de son dernier numéro d'*Esprit*, il répète à leur endroit sa première profession de foi : *Mon Évangile m'apprend qu'on n'est pas plus malin que son Dieu, Lui qui cherche toujours une voie vers le cœur du plus désespérant des hommes. Mon Évangile, au surplus, est l'Évangile des pauvres. Jamais il ne me laissera satisfait sur un seul malentendu avec ceux qui ont la confiance des pauvres. Jamais il ne me réjouira de ce qui peut diviser le monde et l'espoir des pauvres. Ce n'est pas une politique, je le sais bien, mais c'est un cadre préalable à toute politique et une raison suffisante de refuser certaines politiques. Enfin (et cette fois, voici de la politique), au moment où les puissances que nous combattons ensemble dirigent contre les conquêtes sociales des pactes militaires et économiques, amnistient les collaborateurs, réinstallent les vieux bonshommes, nous ne donnerons pas un gage, ce n'est pas trop de le répéter deux fois, à cette coalition de forces politiques, sociales et militaires, auxquelles notre raison d'être est de nous opposer...* (Et là, il s'adresse à tous ceux qui l'interrogent ou critiquent ses refus.) *Ce sera peut-être un monologue, mais il y a toujours quelqu'un pour écouter les monologues. Il n'y a pas de monologues.*

Et puisque ici Mounier s'est placé sur le plan d'une foi qui le fait affronter toutes les forces du monde et du Diable coalisées, d'une charité qui n'a pas peur de se salir les mains en allant chercher le mal et le péché dans « les sources polluées de la politique » (comme on dit), nous pouvons répondre à son monologue qui nous semble bien, aujourd'hui, une manière de tes-

PÈRE ANDRÉ DEPIERRE

tament : « Dieu est toujours là pour entendre les monologues ; et le cœur silencieux des pauvres, de tous les pays et de tous les temps, comprend mieux ces monologues-là que les discours persuasifs des grands et les dissertations des disséqueurs de vérités. »

Mais Emmanuel sait que les mots sont trompeurs, que les intentions humaines peuvent s'user, que les liens les plus solides peuvent être cassés dans un mauvais coup de mer. C'est ainsi qu'il dit dans ce dernier papier public : *Pour ceux d'entre nous qui sont chrétiens, une voix familière leur répète de l'aube au crépuscule : « Ne faites pas les malins. »* Et il pense à rejoindre davantage un jour ou l'autre, d'une manière plus charnelle, ceux qu'il croit être les plus proches amis de Dieu : les rejoindre à tout prix.

A quel prix !... Peut-être un jour, quand le fruit aura mûri, dans son âme et dans son foyer, habiter lui aussi un coin de banlieue grise, pour que sa table soit la même que celle des pauvres, ses joies et ses douleurs les mêmes aussi. Ses lèvres se sont fermées sur cette recherche, sur ce désir, sur cette prière, exprimée autour de la table familiale à quelques heures de sa mort.

Était-ce parce qu'il vivait plus près d'eux qu'il n'osait même le penser, frère lointain d'un Tiers-Ordre inventé par lui ? Il éclatait de joie quand il apprit, en 1943, que l'Église acceptait pour des foyers, des communautés et des prêtres, la communion de vie à l'intérieur même du plus abandonné des prolétariats. Il s'était toujours senti proche des efforts de l'Action catholique venue se mêler depuis quinze ans aux luttes du mouvement ouvrier. Mais il s'agissait aujourd'hui d'une autre étape, d'un autre départ : toute la communauté ecclésiale avec ses sacrements, sa liturgie, ses prêtres, son enseignement, cherchant des disciplines plus pauvres, un langage plus direct, un contrôle communautaire plus exigeant dans le monde ouvrier. Du même coup, l'Église sautait le mur élevé depuis un siècle entre elle et les prolétaires et commençait de reprendre sa place de messagère divine et de Mère des hommes dans le mouvement universel de libération des peuples. Alors sans doute, Emmanuel sentit mieux pourquoi, quinze ans auparavant, il avait lui aussi dit au-revoir à une certaine société, à une certaine université, à une certaine sécurité, pourquoi il était allé planter sa tente ailleurs... De couleurs différentes, à des places différentes, nos tentes de pèlerins chrétiens se disaient « bonjour » dans les matins de la libération et elles nous voyaient tous partir ensemble pour un nouveau pas en avant de la Pâque du peuple de Dieu. Et, grâce à Lui, et à la foi de son Église, pour de nouvelles Pentecôtes.

CE TÉMOIN DE DIEU

Médiateur entre les hommes.

D'Auschwitz à Bilbao, de la rue Ganneron aux tombes perdues des missionnaires en terre étrangère, du fond des monastères aux solennités des maisons épiscopales, beaucoup d'ossements blanchis signalent aux hommes l'enchaînement des témoins vivants de Dieu ; sur la route ouverte il y a quatre mille ans par le départ d'Abraham, transfigurée depuis par l'entrée en scène de Jésus-Christ... Mais si l'Espérance de l'humanité a besoin de pareilles références dans le déroulement du temps, il lui faut aussi des êtres capables de lier dans l'espace les hommes séparés. Tout chrétien certes devrait être ce médiateur à cause même de la profondeur de la foi qui est sa source, et des racines de sa charité qui demeure son devoir premier. Quand on a toute sa vie basée sur Dieu, on ne doit pas avoir peur de se répandre et de se distribuer... Et pourtant, je n'ai pas vu souvent, hors du monde ouvrier, un chrétien assez catholique pour une pareille médiation. Emmanuel, lui, a voulu l'être, avec acharnement, jusqu'au jour de sa mort, jusqu'au jour même de ses obsèques. Sa foi était que le baptême crée un lien entre le baptisé et tous les autres hommes, à cause du Christ vivant, dès cet instant, en lui et dans les autres : en lui comme une source débordante, dans les autres comme une faim, une soif, un appel.

L'amour du prochain, loi première du baptisé, n'est pas un sentiment, ni une loi reçue de l'extérieur, comme sont les obligations tombant sur le nouvel adhérent d'une quelconque association humaine. L'amour du prochain c'est une entité que rien, sauf le péché, ne peut briser. Le baptême crée un lien du calomnié avec son calomniateur, de la victime avec son bourreau, du combattant avec son ennemi. Voilà l'amitié venue entre Hérode et Pilate, la Croix étendue entre le peuple qui ne sait pas, les bourreaux qui obéissent et qui veulent bien, les princes et les pontifes qui ont peur, la mère qui sanglote, les disciples qui s'effraient, Pierre qui renie, Jean qui écoute toujours et Dieu qui les embrasse tous d'un même regard d'amour... Vous aviez raison, Emmanuel, « le disciple ne doit pas se faire plus malin que son Maître », il n'a pas à inventer un autre chemin que celui où demeurent fixées les traces du Christ, le Médiateur. Ou plutôt, ce n'est pas vos mots, Emmanuel, qui ont raison, ni les miens. La vie d'un chrétien doit témoigner par elle-même sans qu'il soit besoin de haut-parleur pour en amplifier le contenu. Mais il importe de dire ici que Mounier n'eut pas d'autre volonté que la volonté de Dieu, pas de travail plus

PÈRE ANDRÉ DEPIERRE

suivi que de tisser ici-bas les liens de Son amour, pas d'autre espérance que celle de la Rédemption achevée, dans une Terre Nouvelle et des Cieux Nouveaux, pour le renouvellement de toute créature.

C'est du moins avec ce visage qu'il se révélait du premier coup à ses amis. Il me semble même que je ne le connaissais guère mieux après plusieurs années de confidences, de soucis et de joies partagés, que dans les cinq premières minutes de notre première rencontre. Sa vie intime, les trésors de son amour familial et de sa spiritualité même, tout pouvait tenir dans ses rencontres quotidiennes, comme dans ses bavardages avec sa grande fille et ses éclats de rire auprès de la petite dernière.

Au fond, tout a tenu dans ce secret universellement reconnu des siens : Mounier a été un enfant, un chrétien demeuré enfant, terriblement passionné pour sa terre, pour son milieu et pour son temps. Un enfant disponible aux autres et prêt à répondre « oui » à Dieu.

Et un jour, on lui a dit qu'il devait laisser à d'autres la tâche toujours inachevée, que les autres ouvriers du chantier, ensemble, unis, pourraient tenir sa place, et qu'il aurait à être plus présent que jamais à l'humanité, de cette présence intérieure et discrète qu'à chaque jour de sa vie il savait si bien partager entre tous ses amis, entre tous ceux même qu'il n'a ni connus ni rencontrés, mais cependant aimés. On lui a dit que tout continuerait, qu'il n'y avait pas de frontière ni dans l'espace ni dans le temps, pour ceux que l'Esprit habite ; que le royaume de Dieu, déjà présent, était encore à venir ; que la Justice avait besoin d'artisans sur la terre et d'intercesseurs dans le Ciel. On lui a dit qu'il avait vu sa part de la moisson et que d'autres récolteraient ce qu'il avait semé ; que c'était bientôt Pâques et qu'il fallait, à cette occasion, une petite croix de plus près de la Croix du Christ ; que des millions de pauvres, derrière la Samaritaine, le Larron, derrière les vieillards étendus dans nos cimetières suburbains et les morts de toutes ces guerres criminelles, l'attendaient comme compagnon Là-haut ; on lui a dit que le Tiers-Ordre existait seulement sur la terre, mais que chez Dieu tous les justes et tous les pauvres étaient de la même table au même banquet. On lui a dit que le soleil brillait mais qu'il n'était pas trop d'une étoile au firmament pour le refléter dans les regards de ceux qui restent ; qu'il était bon pour un juste, usé comme lui dans les luttes terrestres, de se coucher dans la paix et dans l'immortalité. Et on l'a invité à entrer dans la deuxième et magnifique Attente. Comme toujours, il a répondu « Oui ».

Père André DEPIERRE.